

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 104

Artikel: Passe-temps
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257172>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

bant et qui est entraîné dans le sous-sol par les eaux de drainage. Le cultivateur qui sèmerait un tel engrais avant l'hiver commettrait donc une grande faute, car les plantes ne pourraient en utiliser qu'une faible partie, tandis que le reste serait perdu sans aucun profit pour la culture.

En ce qui concerne le sulfate d'ammoniaque, les avis sont partagés. Beaucoup de cultivateurs en donnent une certaine quantité avant l'hiver; d'autres le réservent pour le printemps. Le sulfate d'ammoniaque devant subir une transformation dans le sol avant d'être absorbé par les plantes, nous estimons qu'il est mieux d'en donner dès l'automne une petite quantité aux céréales qui n'ont reçu qu'une faible dose de fumier de ferme, de façon à leur communiquer assez de vigueur pour supporter les rigueurs de l'hiver, et de compléter cet apport d'azote, au printemps, avec du nitrate de soude ou du sulfate d'ammoniaque, s'il s'agit d'une terre pauvre ou d'une non fumée après chaume. D'ailleurs, les pertes d'azote sont très faibles pendant la mauvaise saison, la nitrification, comme nous l'avons dit, se produisant difficilement. En tout cas, le résultat obtenu compense largement la perte.

Le crud d'ammoniaque lui doit être donné de préférence avant l'hiver, quelle que soit la culture à laquelle on désire l'appliquer, ou tout au moins deux mois avant les semailles ou les plantations.

Quant aux engrais phosphatés et potassiques, ils peuvent être fournis aux plantes avant l'hiver, sans qu'on ait à craindre des pertes sérieuses, ainsi que le montre l'analyse des eaux de drainage; ces engrais formant dans le sol, des aliments de réserve.

Noël Indien

Kate était une jolie petite miss aux yeux bleus, aux cheveux cendrés, à la peau fine et transparente.

C'était en même temps une douce et gracieuse enfant, aimante et aimée de tous ceux qui l'approchaient.

Son père, riche *gentleman farmer*, du Royaume Uni, ayant hérité d'un domaine considérable en Amérique, venait de transporter son exploitation agricole sur les bords de l'Hudson.

Malheureusement, il y a cent ans, c'était un pays inculte, sauvage, inhabité, et Kate s'y serait fort ennuyée sans la présence de son cher papa, pour qui elle était le modèle des filles, et de son petit frère Toby, pour qui elle était le modèle des mamans, la sienne étant retournée au ciel avant l'heure.

Kate avait douze ans, Toby deux; ils étaient confiés aux soins dévoués d'une vieille négresse, Noun, qui avait jadis élevé leur mère.

Noun détestait l'Amérique, qu'elle avait quittée toute jeune avec sa première maîtresse et où elle n'eût jamais voulu revenir sans son attachement à ses petits maîtres, tant était grande sa terreur des serpents et des Peaux Rouges, deux produits également désagréables de ce beau pays.

Justement « Manoir-ferme », la propriété de M. Burton, se trouvait isolée sur la limite du territoire des Hurons, dont les fréquentes incursions désolaient les environs et épouvantaient la pauvre négresse.

Cependant six mois s'étaient déjà écoulés

sans incident fâcheux et Noun commençait à se rassurer quand arriva la nuit de Noël.

On la fêta avec toute la solennité anglaise: des branches de houx au-dessus de toutes les portes, un pudding fumant sur la table, et, au milieu de la vaste salle, un sapin enrubanné, tout étincelant de lumières, tout resplendissant de joujoux qui faisaient battre des mains à tous les petits colons.

On venait d'adjuger un superbe pantin à Toby qui, sur les genoux de Noun, tendait ses bras impatients en écarquillant ses yeux tout gonflés de sommeil, quand une formidable clameur terrifia les assistants...

Une troupe de Hurons entourait l'habitation, courant, gesticulant, vociférant, brandissant leur tomahawt et laçant des brandons enflammés sur les toits des granges qui ne tardèrent pas à prendre feu.

Le premier moment de stupeur passé, les colons se rangèrent résolument autour de leur chef, et, grâce à une vigoureuse résistance, à une fusillade bien nourrie, les assaillants furent repoussés avec pertes.

Mais que de morts du côté des Anglais! on se comptait tristement aux lueurs de l'incendie qui dévorait l'habitation.

Soudain M. Burton, qui embrassait hâtivement sa fille, s'écria:

— Où est mon Toby?...

On chercha vainement le pauvre baby, mais on n'en put retrouver la moindre trace dans les décombres. Le jour, en se levant sombre et blafard, éclaira le malheureux père, assis sur les ruines de sa maison, hier si joyeuse, lisant, les yeux pleins de larmes, un verset de la Bible et, avec le stoïcisme religieux de sa nation, bénissant le Seigneur, qui dans cette nuit où il avait donné son fils au monde, lui reprenait le sien... Et les serviteurs désolés, se taisaient, impuissants devant cette grande douleur, maudissant les auteurs de cet affreux désastre.

II.

Manoir-ferme renaissait de ses cendres; l'exploitation reprenait sa prospérité et rien ne rappelait plus la tragédie de Noël, sauf le deuil des veuves, des pères et des orphelins, et la présence d'un prisonnier huron, qui, flegmatiquement drapé dans sa robe, errait çà et là autour de l'habitation.

Laisse parmi les morts, les colons furieux voulaient l'achever et il n'avait dû son salut qu'à l'intervention de Kate qui, émue de pitié, l'avait pris sous sa protection.

C'était un homme de haute taille, aux traits sévères, empreints d'une certaine noblesse indiquant probablement un chef.

On avait dû s'en tenir aux conjectures, car il se re-fermait dans un dédaigneux mutisme dont il ne se départait qu'en faveur de Kate.

D'abord hostile ou indifférent envers ceux qui l'approchaient, ne semblant pas plus s'apercevoir d'un bon procédé que d'un mauvais, il faisait cependant une exception pour sa douce et attentive protectrice.

Il épiait l'heure de sa venue, l'œil fixé sur la porte, suivant tous ses mouvements, écoutant ses moindres paroles, attentif à faire tout ce qu'elle exigeait de lui.

Bientôt, ils se comprirent à merveille et Kate, avec un zèle tout évangélique, s'évertua à convertir le païen en lui lisant des chapitres de ce livre, si cher aux cœurs anglais, la Bible, qu'il écoutait avec une gravité des plus édifiantes.

Qu'il en profitât beaucoup, c'est une autre question. Mais enfin, lorsque la petite

fillette lui parlait du Grand-Esprit des Visages-Pâles, il répondait:

— Manitou.

La Christ-mas approchait de nouveau, un Noël bien triste par les souvenirs qu'il évoquait.

Kate expliqua de son mieux à son étrange néophyte la signification de ce mot et de cette fête.

— C'est la fête des petits-enfants des Visages-Pâles? interrogea le prisonnier; ma fille est-elle contente?

Katy secoua tristement la tête.

— Oh! non, dit-elle. C'est cette nuit là que j'ai perdu mon petit frère.

Ses larmes coulèrent... l'Indien la considérait en silence.

Un petit oiseau a chanté dans mon oreille, dit-il enfin, et il a consolé le prisonnier. Le Manitou de mon peuple enseigne aussi la reconnaissance. Que ma fille ne pleure plus: mes yeux n'oublieront pas son visage.

Puis, tirant de sa poche une sorte d'amulette en forme de chapelet, il la lui mit dans la main:

— Dans autant de jours qu'il y a de grains dans ce collier le Grand Vautour aura payé sa dette.

Le lendemain, on chercha vainement le prisonnier, il avait disparu...

Cette fuite inquiéta fort les colons, qui craignaient un retour offensif de leurs terribles ennemis. Aussi redoublait-on de surveillance.

On atteignit ainsi la nuit de Noël.

Mais on ne la fêta pas: c'était un trop cruel anniversaire, et la lecture de la Bible achevée autour de l'arbre vert rappelant la patrie absente, chacun se retira tristement.

Le matin en s'éveillant, Kate jeta un regard distrahit sur l'amulette du Grand Vautour:

— Voilà le temps écoulé, pensa-t-elle en comptant les grains: il a oublié sa promesse.

Elle s'habilla, descendit à la salle basse. Un cri de surprise et de joie lui échappa.

Malgré la vigilance des gardiens, malgré portes et fenêtres closes, quelqu'un s'était glissé dans la maison, apportant son présent de Noël.

Là, au pied du sapin, dans un berceau à la mode indienne, le petit Toby dormait, paisible comme l'enfant Jésus dans sa crèche.

... Le Grand-Vautour avait tenu parole.

Arthur DOURLIAC.

Passe-temps

Solutions du N° du 22 décembre 1907.

Devises: Centaine.

Il dit minue.

La clef.

Editeur-imprimeur, G. MORITZ, gérant.